

Liberté

1. Les livres

André Belleau

Volume 2, numéro 5, septembre–octobre 1960

URI : id.erudit.org/iderudit/59777ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1960). 1. Les livres. *Liberté*, 2(5), 297–300.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Chroniques

1. LES LIVRES

Il faudrait réussir à rendre admissible dans notre milieu une critique qui soit résolument à la première personne et qui manifeste ses amours et ses haines comme devant la vie même. Le vivant aime et hait. Tendre à tout prix à un rapport vivant, donc injustifiable, entre le critique et l'auteur, cela à travers l'oeuvre. Tordre le cou à la pudeur et à l'ironie. Ne pas faire en sorte que l'oeuvre dont on rend compte escamote l'auteur et ce qu'il y a de meilleur en lui, — et finisse ainsi par être celle d'un *autre*.

Atteindre malgré tout à l'objectivité en convenant, avant la rencontre, qu'un écrivain livre toujours le meilleur de lui-même, même lorsque ce meilleur est mauvais.

A. B.

La bagarre au village

J'ai lu d'un trait, et avec beaucoup de plaisir, *Le Libraire* (1), ce deuxième roman de Gérard Bessette. Il s'agit à vrai dire d'une nouvelle (d'autres l'ont souligné avant moi). Aussi, sous peine d'être injuste, faut-il en parler comme d'une nouvelle, non comme d'un roman. Le plaisir que l'on prend à sa lecture vient sans doute pour une part de ce que s'y trouvent réunis, à un estimable degré de réussite, les caractères habituels de la nouvelle: récit rectiligne, bien construit et amené, se situant sur un seul plan continu; évidente unité dans le ton et l'atmosphère; personnages qui se révèlent définitivement et avec netteté plutôt qu'ils n'évoluent.

En fait, cette nouvelle un peu étrange compte deux libraires. *Primo*, le patron de la Librairie Léon, à Saint-Joachim: "*livres, papeterie, articles religieux, jouets.*" Homme recommandable et veule, partisan des lumières. En pratique, cela signifie quelque chose comme lire le *Crapouillot* en cachette, applaudir *Clérembard* en poussant son voisin du coude, dégorger, après dîner, contre l'absolutisme clérical, tout en s'arrangeant pour conserver cette influente clientèle religieuse qui, dans une petite ville comme

(1) Julliard, Paris, et le Cercle du livre de France, Montréal, 1960, 173 pages.

Saint-Joachim, commande tout le reste. Un placard soigneusement cadenassé de la boutique, et aussi inviolable que la chambre de Barbe-Bleue, renferme les livres *défendus*, que le bonhomme vend sous le manteau aux clients sérieux — et fort cher encore, (vous comprenez, il y a les risques. . .)

Secundo, le commis vendeur, personnage fuyant, presque insaisissable. Le patron lui confie la clé de la chambre au trésor pour qu'il en use avec prudence et discernement. Cette clé sera celle de la vérité et du drame. Car le commis, avec un cynisme béat, refilé à un collégien boutonneux *l'Essai sur les moeurs* de Voltaire. Cela se sait. Le Père Supérieur et le curé font leur devoir. Scandale. Pressions. Frousse. Le patron finit par chasser son employé, non sans que celui-ci réussisse à le frauder d'une forte somme au dernier moment.

C'est l'employé qui retient avant tout notre attention. Il est le narrateur. Il tient un journal depuis son arrivée à Saint-Joachim jusqu'à son départ précipité sous le coup du scandale. Or jamais narrateur ne fut plus absent, étranger aux événements qu'il rapporte. Plus conscient aussi. Nous le savons être un raté volontaire, imperméable à tout choix et toute valeur; son immobilité lucide va jusqu'aux confins d'une sorte d'héroïsme. Héroïsme de la passivité si l'on veut. Bien plus, il est le miroir calme qui réfléchit les dérisoires bassesses d'un milieu, le révélateur qui fait apparaître l'image de la turpitude et de l'injustice. Il faut que l'agent soit inactif pour que l'image se fixe dans toute sa netteté. C'est un peu au Camus de *l'Etranger* que l'on songe ici.

Je me demande après tout si Bessette n'a pas voulu créer, consciemment ou non, un anti-héros qui serait le repoussoir, l'en-creux d'un autre personnage, celui que nous, lecteurs, avons secrètement imaginé, et avec quelle complaisance, devant le spectacle de la sottise et de l'injustice à Saint-Joachim. Ah! Quels coups de boutoir nous aurions donnés là-dedans! Ce que nous aurions balayé d'un geste ce ramas sinistre! Les choses que nous aurions dites. . . Le malheur veut que nous ne nous décidions jamais à jouer ce personnage-là dans la vie réelle, même si Saint-Joachim, on le concèdera, n'est pas si loin. . .

Cette pensée m'est venue en lisant *La Bagarre* (1), le premier roman de Bessette. Tentative pleine de maladresses et de gaucheries, illisible pour tout autre qu'un Canadien français bilingue, mais combien étonnante par divers aspects dont le dynamisme interne, la vivacité, la saveur de certains épisodes. *Le Libraire* est tout à fait différent de ton et de forme, et, à l'encontre de *La Bagarre*, fort proprement écrit. Mais il se trouve dans *La Bagarre* deux ou trois gaillards, bien vivants, qui auraient réglé son cas au patron de la librairie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Ceci est plus significatif qu'on ne pense, car je soupçonne Bessette — que je ne

(1) Le Cercle du livre de France, Montréal, 1958, 231 pages.

connais pas personnellement — d'avoir plus d'affinité pour les bagarreurs que pour l'anti-personnage du *Libraire*.

Enfin, il ne faut pas manquer de souligner ce qu'il y a d'*exemplaire* dans la dernière oeuvre de Besette. La chambre au trésor, la clé rituelle, la catastrophe qu'entraîne l'usage erroné de la clé avec une fatalité presque magique, appartiennent à un répertoire mythique étrangement familier. On sent bien d'ailleurs, à la lecture, que Saint-Joachim pourrait se situer partout dans le monde, partout où la province et des petites villes de province existent. *Le Libraire* est l'antithèse même de la littérature régionaliste.

Le frère Untel en Espagne

Récemment, à la télévision, dans un reportage sur l'Espagne, l'abbé de Santa Cruz, fils du baron de Santa Cruz, déclarait à Judith Jasmin quelque chose comme ceci: 'Nous (remarquez ce nous: que renferme-t-il? Quel mandat suppose-t-il?) estimons que le suffrage universel ne saurait convenir à l'Espagne. C'est un système injuste car le vote d'un illettré, d'un ignorant, peut annuler le vote d'une personne bien formée, d'un professeur d'université, par exemple.' Heureux pays que l'Espagne! Ce sont les gens bien formés, sachant ce qu'il faut penser, qui, seuls, président à ses destinées. Qu'importe après tout l'opinion de ceux-là qui ne possèdent pas la formation, la rectitude d'esprit nécessaires! Ne vaut-il pas mieux d'ailleurs qu'ils demeurent ignorants, illettrés, puisque d'autres savent, de science sûre, ce qui est bon et mauvais pour eux. Ils n'ont qu'à leur dire. Heureux pays que l'Espagne. . .

Transposez ceci du plan politique et social au plan de l'enseignement, de l'éducation comme on dit, convenez que l'enseignement ça regarde tous les citoyens, et vous trouverez une saveur particulière aux *Insolences du Frère Untel*. (1) Car le bon frère, bien qu'il ne soit ni illettré, ni ignorant, mais au contraire fort cultivé, ne répond guère aux critères des personnes bien formées selon l'abbé de Santa Cruz, de celles qui savent ce qui est bon et mauvais pour nous tous, un point c'est tout. Car le Frère Untel, il le dit lui-même, est un *prolétaire* (p. 11). Or que fait-il, le Frère Untel? Le plus tranquillement du monde, en fronçant les sourcils, en tirant la langue, en faisant un clin d'oeil, en grossissant la voix (c'est amusant essayer sa voix), en rigolant, il dit comme ça, aux personnes bien formées qui savent ce qui est bon et mauvais pour nous, aux personnes qui n'ont de *compte à rendre qu'à Dieu-le-Père* (p. 40), en matière d'enseignement cela s'entend, il dit comme ça: "Eh bien! Vous savez (ici, il s'interrompt pour rigoler, ça lui prend du temps pour le dire), tout ça, ça ne vaut pas de la. . ."

(1) Les Editions de l'Homme, Montréal, 1960, 158 pages.

Voilà ce qu'il dit le Frère Untel, parce qu'il aime la langue française, les beaux livres, la franchise, le camembert, le brandy, la religion et la liberté. Il a besoin de parler: "*Je vis au bout du monde et je m'ennuie de parler à des hommes*" (p. 83) et: "*Les hommes sont faits pour se parler debout*" (p. 114).

Bien sûr, il ne proclame rien de neuf. Une bonne partie du clergé et des enseignants sont d'accord avec lui depuis longtemps. Mais il est le premier qui ose causer tout haut, en se marrant. Et il le fait en homme. Ce qui nous fait lui pardonner des naïvetés agaçantes et des espiègleries de parloir.

On dit, Frère Untel, que tu es sous le coup de sanctions. Les personnes qui savent ce qui est bon et mauvais pour nous, en matière d'enseignement cela s'entend, auraient enfin décidé de ce qui est bon pour toi. Est-ce possible? Je ne puis le croire.

Tout le reste est littérature. Et même si tes insolences n'ont rien à voir avec la littérature, la littérature de demain en dépend.

André BELLEAU